

Vladimir Soloviev

la Russie et l'Église universelle



FRANÇOIS-XAVIER
DE GUIBERT

LA RUSSIE
ET L'ÉGLISE UNIVERSELLE

Vladimir Soloviev

LA RUSSIE
ET L'ÉGLISE UNIVERSELLE

François-Xavier de Guibert
3, rue Jean-François-Gerbillon, 75006 Paris

© Office d'Édition Impression Librairie (O.E.I.L.)
F.-X. de Guibert, Paris, 2008
www.fxdeguibert.com
ISBN : 978 2 7554 0269 8
ISBN pdf : 9782755412345

PRÉFACE

L'ouvrage que l'on réédite aujourd'hui est aussi célèbre que mal connu et rarement lu. Il fait partie d'une œuvre beaucoup plus vaste que Soloviev n'a pas achevée et on en retient ici seulement une introduction et les deux premières parties qui traitent de la papauté¹.

Celui qu'on a appelé l'Origène russe avait du génie mais sa foi chrétienne très christocentrique, prend parfois des tonalités gnostiques. Sa vie errante et sa santé malmenée, il est mort d'épuisement à 47 ans, sont l'occasion de bien des tournants parfois surprenants qui compliquent la présentation de cette figure si attachante.

Chevalier intrépide des grandes causes il défendit les polonais asservis, les Vieux croyants persécutés, les Uniates exterminés et dénonça l'injustice du statut des juifs dans l'empire tsariste. Ses tentatives de rapprochement œcuménique qui

1. Soloviev lui-même reconnaît dans une lettre à Fet en 1889, que cette troisième partie n'a effectivement aucun lien avec les deux premières : *Deistvitelno Sofiologuitcheskaja tchast nitchem ne sviazana c ostalnim coderchaniem knigui* (Motchoulski Vladimir Soloviev : Vie et Œuvre (en russe) In Vladimir Soloviev Pro et Contra Saint Pétersbourg 2000 p.743.

ont échoué de son vivant en font pourtant aujourd'hui une référence de premier plan.

Il songea un moment devenir moine, mais sa vocation était celle d'un prophète qui s'engageait aussi bien dans les controverses spirituelles que dans les questions sociales. Lorsqu'il mourut, en 1900, Lénine, prophète d'une autre cause, avait 30 ans.

Soloviev est certainement le plus grand philosophe russe, mais il est difficile de caractériser une œuvre aussi diversifiée. Ce qu'on peut dire c'est qu'il est habité par une passion pour la vérité enracinée dans une foi chrétienne très profonde.

La mission à laquelle Soloviev se sentait appelé peut se ramener à deux idéaux : l'unité et l'universalité. Il combattit la division des chrétiens au nom de l'unité et le nationalisme religieux russe au nom de l'universalité.

Dans son ouvrage sur la papauté la critique des Grecs et des Russes est sévère tandis qu'il défend avec une acribie étonnante la position romaine. Il n'en restait pas moins irrédûcûblement fidèle à la tradition byzantine mais voulait aussi pouvoir se réclamer de Rome. Il aimait sa patrie, la Russie, mais dénonçait l'asservissement de l'Eglise à l'Etat.

La question romaine qu'il traite avec tant de force est d'actualité car les relations ecclésiales entre Rome et Moscou restent un thème essentiel dans le dialogue œcuménique contemporain. On sait, en effet, que la difficulté principale est la nature de l'autorité de Pierre et de ses successeurs.

Aujourd'hui l'Eglise orthodoxe russe n'est plus soumise ni persécutée par un pouvoir politique et les rapports personnels entre Catholiques et Orthodoxes se sont beaucoup améliorés, mais les obstacles à l'unité voulue par le Christ sont encore considérables. Ils sont moins dogmatiques que politiques et culturels.

Les arguments de Soloviev sont tirés de l'Évangile, mais il décrit aussi l'histoire des conflits et des incompatibilités qui se sont développées au cours des siècles. C'est une brillante apologétique écrite par un orthodoxe et probablement la meilleure d'un siècle au cours duquel l'infailibilité du successeur de Pierre est devenue un dogme de l'Eglise catholique.

La Russie et l'Eglise universelle est paru en 1889 à Paris et Tavernier, qui corrigea l'original français, admira la maîtrise que Soloviev avait d'une langue qui n'était pas la sienne.

Le texte faisait primitivement partie d'une œuvre considérable intitulée Histoire et avenir de la théocratie qui devait comprendre trois gros volumes dont le premier tome parut en 1886 à Zagreb pour éviter la censure russe, mais daté de 1887 à Moscou. Il comporte 5 parties : une introduction sur « Le Développement dogmatique de l'Eglise » (I) ; puis « les patriarches et l'origine de la théocratie » (II) ; « Moïse et la théocratie nationale » (III) ; « La différenciation progressive des trois pouvoirs » – prêtre, roi, prophète – (IV) et enfin « le Messie et les fondements de la véritable théocratie » (V).

L'idée de l'ouvrage, dont le titre est délibérément provocateur, est de contester l'oubli du christianisme et de la Royauté du Christ dans un monde en voie de sécularisation. Notons aussi que pour s'opposer au scientisme ambiant Soloviev utilise parfois une argumentation proprement gnostique, aussi contraire à la foi que le scientisme.

La documentation considérable qu'il avait préparée pour le second volume fut utilisée dans La Russie et l'Eglise universelle que Mgr d'Herbigny assurait être le livre préféré de son auteur. La rédaction fut achevée en France (1888)

d'abord à Paris puis chez Anatole Leroy-Beaulieu auteur de L'Empire des Tsars et les Russes dont le troisième volume, consacré à la religion en Russie, fut publié aussi en 1889.

Malgré ses positions favorables au catholicisme, Soloviev n'envisageait nullement d'imiter la Princesse russe Volkonskaïa qui s'était convertie en 1887 à l'Eglise catholique selon le rite latin et voyait en Soloviev un prophète de l'unité des Eglises. Lorsqu'il décida le 15 février 1896 de s'unir secrètement à l'Eglise catholique, Soloviev se considérait toujours comme membre de l'Eglise orthodoxe russe de tradition byzantine et quatre ans plus tard à Uzkoë, chez les princes Troubetzkoy, sentant la mort arriver il demanda les sacrements à un prêtre orthodoxe.

Son ouvrage fut mal accueilli en France par ses amis jésuites qui critiquèrent la troisième partie d'inspiration gnostique à laquelle Soloviev tenait trop pour la supprimer.

En Russie, le Haut Procureur Konstantin Pobiedonostsev, maître de l'Eglise russe et « bête noire » de Soloviev, interdisait la publication de ses écrits.

Les 12 dernières années de la vie de Soloviev furent celles d'un prophète incompris qui évoqua le visage de l'Antichrist dans un essai célèbre qui constitue son dernier message.

La solution théocratique qu'il avait proposée dans un bref ouvrage publié à Paris en 1888 sous le titre de L'Idée russe consistait prôner une alliance entre la Papauté et l'Autocratie russe. Il abandonna cette étrange utopie, mais garda son amour pour la Russie et la conviction que Pierre et ses successeurs étaient le fondement, établi par le Christ, de l'unité des chrétiens.

INTRODUCTION

Il y a cent ans, la France – cette avant-garde de l'humanité –, a voulu inaugurer une époque nouvelle de l'histoire en proclamant *les droits de l'homme*. Il est vrai que le Christianisme avait déjà, bien des siècles auparavant, conféré aux hommes le droit et le *pouvoir* de devenir fils de Dieu – ἔδωκεν αὐτοῖς ἐξουσίαν τέχνα θεοῦ γενέσθαι – (Ev. Joh., I, 12). Mais, dans la vie sociale de la chrétienté, ce pouvoir souverain de l'homme était à peu près oublié ; et la nouvelle proclamation française n'était pas du tout superflue. Je ne parle pas des abus de fait, mais des principes reconnus par la conscience publique, exprimés par des lois, réalisés dans les institutions. C'était par une institution légale que l'Amérique chrétienne privait les nègres chrétiens de toute dignité humaine et les livrait sans merci à la tyrannie de leurs maîtres, qui – eux aussi – professaient la religion chrétienne. C'était une loi qui, dans la pieuse Angleterre, vouait au gibet tout homme qui, pour ne pas mourir de faim, volerait des vivres à son riche voisin. C'était enfin une loi et une institution qui, en Pologne et dans la « sainte » Russie, permettaient au seigneur de vendre ses serfs comme du

bétail¹. Je n'ai pas la présomption de juger les affaires particulières de la France ni de décider si la Révolution – comme des écrivains distingués et plus compétents que moi l'affirment – a fait plus de mal que de bien à ce pays². Mais il ne faut pas oublier que, si chaque nation historique travaille plus ou moins pour le monde entier, la France a surtout le privilège d'une action universelle dans le domaine politique et social.

Si le mouvement révolutionnaire a détruit beaucoup de choses qui devaient être détruites ; s'il a emporté et pour toujours mainte iniquité, il a misérablement échoué en essayant de créer un ordre social fondé sur la justice. La justice n'est que l'expression pratique, l'application de la vérité ; – et le point de départ du mouvement révolutionnaire était *faux*. L'affirmation des droits de l'homme, pour devenir un principe positif d'instauration sociale, demandait avant tout une idée vraie sur l'homme. Celle des révolutionnaires est connue : ils ne voyaient et ne comprenaient dans l'homme que l'individualité abstraite, un être de raison dépouillé de tout contenu positif.

Je ne me propose pas de dévoiler les contradictions intérieures de cet individualisme révolutionnaire, de montrer comment « l'homme » abstrait se transforma tout à coup en « citoyen » non moins abstrait, comment l'indi-

1. Je rappelle qu'en 1861, la Russie a fait son acte de justice en émancipant les serfs.

2. Voir, entre les publications récentes, l'écrit très remarquable de G. de Pascal, « *Révolution ou évolution. Centenaire de 1789* », Paris, Saudax éditeur.

vidu libre et souverain se trouva fatalement esclave et victime sans défense de l'état absolu, ou de la « nation », c'est-à-dire d'une bande de personnages obscurs portés par le tourbillon révolutionnaire à la surface de la vie publique et rendus féroces par la conscience de leur nullité intrinsèque. Il serait sans doute très intéressant et très instructif de suivre le fil dialectique qui rattache les principes de 1789 aux faits de 1793. Mais ce qui me paraît encore plus important, c'est de constater que le *πρῶτον πσεύδος* (mensonge primordial) de la Révolution – le principe de l'homme individuel considéré comme un être complet en soi et pour soi – que cette fausse idée de l'individualisme n'avait pas été inventée par les révolutionnaires, ni par leurs pères spirituels, les encyclopédistes, mais qu'elle était la conséquence logique, quoique imprévue, d'une doctrine antérieure pseudo-chrétienne ou semi-chrétienne – cause radicale de toutes les anomalies dans l'histoire et dans l'état actuel de la chrétienté.

L'humanité a cru qu'en professant la divinité du Christ elle était dispensée de prendre au sérieux ses paroles. On a arrangé certains textes évangéliques de manière à en tirer tout ce qu'on voulait, et on a fait la conspiration du silence contre d'autres textes qui ne se prêtaient pas aux arrangements. On répétait sans cesse le commandement : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu » – pour sanctionner un ordre de choses qui donnait à César tout, et à Dieu – rien. Par la parole : « Mon Royaume n'est pas de ce monde », on tâchait de justifier et de confirmer le caractère païen de notre vie sociale et politique – comme si la société *chrétienne* dût fatalement appartenir à *ce monde*, et non pas au Royaume du Christ.